LA TRAHISON PUNIE

Version du Pays Basque (légèrement écourtée)

S'il y a jamais eu deux amis inséparables, c'étaient Goyenette et Etchegoyen, nés le même jour dans deux maisons voisines d'aspect également misérable. Ils eurent la même chance de tirer un mauvais numéro et allèrent ensemble rejoindre le régiment.

Le temps du service accompli et leur congé dans la poche, les deux amis, impatients de revoir le pays, passèrent la revue de leurs bourses. Et ce fut bientôt fait. Il y avait si peu que c'était comme s'il n'y eût rien eu du tout. Goyenette et Etchegoyen tinrent donc conseil, et comme la misère est mauvaise conseillère, ils convinrent que celui des deux que le sort désignerait serait aveuglé, que l'autre lui servirait de guide et qu'ils s'en retourneraient ainsi, en demandant la charité aux passants. Le sort désigna Goyenette qui se soumit sans murmurer, et voilà Goyenette qui s'en va par les chemins du côté du pays en répétant d'une voix lamentable : « Faites l'aumône au pauvre aveugle pour l'amour de Dieu », pendant qu'Etchegoyen le conduisait par la main. Etchegoyen le clairvoyant recevait ce qu'on donnait pour Goyenette, et il eut à la fin du jour une jolie petite somme.

Quand il fut question de dîner, Etchegoyen le clairvoyant se chargea de faire les parts ; et il eut soin de mettre dans la sienne ce qu'il y avait de meilleur, laissant le reste à l'ami Goyenette. L'ami se plaignit, car il avait senti l'odeur de la viande.

Etchegoyen n'y fit aucune attention. Une mauvaise pensée lui venait à la vue de l'argent : « Je serais riche s'il ne me fallait pas partager la caisse avec mon camarade ». Et bientôt après il se dit « Goyenette n'y voit pas ; rien n'est plus facile que de me débarrasser de lui et alors tout l'argent m'appartiendra ».

Le chemin que les deux amis suivirent le soir même traversait une grande forêt. Etchegoyen conduisit Goyenette dans un fourré et l'y abandonna.

Quand le pauvre aveugle fut bien certain qu'il était seul, il éprouva d'abord un grand embarras. Mais c'était un garçon résolu qui n'avait pas perdu son temps au régiment. « Ce que j'ai de mieux à faire pour le quart d'heure, se dit-il, c'est de trouver un abri contre les bêtes sauvages qui rôdent pendant la nuit. Demain apportera assez tôt sa peine ». Là-dessus Goyenette s'en va à tâtons jusqu'à ce qu'il trouve un arbre à sa mesure. Il y grimpe et se place aussi

commodément qu'il peut pour y passer la nuit, sur un fourchon. Mais il ne pouvait dormir et songeait à sa triste position.

Tout à coup, tout près de lui, il entend un cri. Deux cris répondent au premier, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, comme s'il s'agissait d'un signal. Au pied de l'arbre même où il s'était réfugié se réunissaient un singe, un loup et un ours.

— Que savez-vous de nouveau ? se demandaient-ils l'un à l'autre. Le singe répondit le premier :

— Je sais un grand secret, dont nul, hormis nous, ne doit être instruit. L'arbre qui nous abrite contient un remède souverain contre la cécité. Un aveugle qui se froterait les yeux avec le liber placé sous son écorce recouvrerait aussitôt la vue.

— J'ai aussi un secret à vous confier, dit l'ours à son tour. Depuis longtemps la sécheresse désole le canton. Eh bien ! La pluie ne tarderait pas à tomber si l'on coupait le noyer qui a poussé dans le cimetière et elle durerait assez pour assurer une bonne récolte cette année.

Le loup dit enfin :

— J'ai aussi un secret à vous confier. La fille du roi d'Italie est alitée depuis deux ans, sans que personne ait trouvé le remède pour la guérir. Elle guérirait cependant si l'on retirait de sa couche un immonde crapaud qui s'y cache et qu'on le brûlât vif.

Après s'être ainsi communiqué leurs secrets, le singe, l'ours et le loup jurèrent de ne les révéler à personne et se donnèrent rendez-vous au même lieu, à pareil jour de l'année suivante. Puis chacun d'eux s'en alla où il voulut.

L'aveugle n'avait pas perdu un mot de leur conversation. Il se hâta d'enlever un morceau de l'écorce, en détacha le liber et s'en frotta les yeux. Aussitôt il recouvra la vue. Il descendit de l'arbre plus facilement qu'il n'y était monté, retrouva son chemin sans peine et alla trouver les notables du canton :

— Je sais, leur dit-il, un secret pour mettre fin à la sécheresse dont souffrent vos champs. Je suis disposé à vous le livrer. La pluie tombera tout de suite et durera tout le temps qu'il faut pour vous assurer une bonne récolte cette année. Pour mon paiement, vous me donnerez une voiture attelée de deux bons chevaux et ma charge d'argent.

Les notables mirent en délibération la proposition de Goyenette. Sans doute la condition était dure ; mais qu'était-ce que quelques milliers d'écus à côté de la récolte de tout le pays ? Il fut donc résolu que l'offre serait acceptée et le prix payé à Goyenette après qu'il aurait tenu sa promesse.

Goyenette coupa le noyer et la pluie tomba abondamment. Quand il y en eut assez, elle cessa.

On lui donna, sans rechigner, la voiture attelée de deux chevaux et autant d'argent qu'il en put porter.

Il acheta un habit de médecin, mit l'argent dans le coffre de la voiture, s'assit sur le siège et prit la route d'Italie. Il allait à petites journées, mais à la fin il arriva au palais du roi. Celui-ci dit à Goyenette :

— Docteur, si vous parvenez à guérir ma fille, je vous donnerai autant d'argent que vous voudrez et je ferai de vous mon gendre.

Goyenette suivit de point en point les prescriptions du loup. Il fit transporter la malade dans une autre chambre, ouvrit la paille du lit. Il trouva dans la paille l'immonde crapaud et l'alla jeter dans le feu de la cuisine. Et quand le crapaud fut brûlé, la princesse se trouva guérie, toute prête à se marier.

Les grands dîners et les grandes fêtes terminées, les deux époux pensèrent qu'il serait bien agréable de faire un tour de France, l'un à côté de l'autre. Alors ils montèrent dans la voiture du docteur et reprirent en sens inverse la route qu'avait déjà parcourue Goyenette. En passant par la ville où il avait été naguère réduit à mendier son pain, qu'est-ce qu'aperçut le docteur à la portière, maigre, hâve et déguenillé et demandant la charité, pour retour de Dieu ? Etchegoyen lui-même, le traître, à qui l'argent mal gagné n'avait pas profité.

Etchegoyen reconnut aussi Goyenette et resta confondu en voyant son camarade à côté d'une belle dame, et des laquais galonnés derrière la voiture. Mais Etchegoyen était sans vergogne et il s'enhardit jusqu'à aborder Goyenette et à lui demander comment il se faisait qu'il le retrouvât ainsi riche, à ce qu'il paraissait, et clairvoyant après qu'il l'avait laissé misérable et aveugle.

Goyenette lui raconta simplement ce qui lui était arrivé, comment il avait surpris les secrets du singe, de l'ours et du loup ; puis il ajouta :

— Tu peux espérer encore semblable fortune. C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où les trois animaux se sont donné rendez-vous. Va et cache-toi bien dans l'arbre que tu sais. Ils viendront au milieu de la nuit et tu ne peux manquer d'entendre, comme j'ai fait, quelque secret dont tu pourras tirer profit.

Etchegoyen, résolu à tout pour sortir de misère, courut aussitôt au bois, et se cacha sous le feuillage de l'arbre.

Les seigneurs de la forêt y arrivèrent à minuit, comme l'année précédente. Mais au lieu de s'aborder en se faisant des compliments, ils paraissaient fort irrités l'un contre l'autre.

— Lequel de nous, disaient-ils, a dévoilé nos secrets ? Car le pays a été sauvé de la sécheresse et la fille du roi d'Italie guérie de son mal ?

— Ce n'est pas moi, hurlait le loup.

— Ni moi, glapissait le singe.

— Ni moi, grognait l'ours.

— Mais si aucun de nous n'est coupable, conclurent-ils, il faut que quelque traître ait surpris ce que nous avons dit. Pour éviter le même accident, examinons bien les cachettes autour d'ici.

Chacun d'eux explora, soit les roches, soit les buissons. Eh fin le singe regarda en haut, et aperçut Etchegoyen, tapi sous le feuillage.

— Voici celui qui nous a trahis, s'écria le singe ; il ne nous trahira pas deux fois.

En deux minutes le singe eut grimpé à l'arbre et précipité Etchegoyen. Le misérable n'était pas arrivé en bas que l'ours et le loup l'avaient mis en morceaux.

CERQUAND, Lég. p. basque, IV, 48-52, n° 95.